

**LES AMITIES PARISIENNES ET
ARTISTIQUES DES PEINTRES DE
CARPENTRAS**

XIXe-début XXe

SEBASTIEN PRAT

Notre siècle a laissé peu de place au souvenir des peintres de province du XIX^{ème} siècle. Victimes de l'essor considérable des arts en France favorisés par la création d'écoles municipales de dessin et de musées en Province, ces artistes émergent de l'oubli. Leurs oeuvres accrochées aux cimaises des musées suscitent un regain d'intérêt même si leur carrière demeure ignorée. Pour la plupart, ces peintres provençaux affluent à Paris, comme l'on entame un pèlerinage, convaincus d'y trouver leur réussite professionnelle. De leurs formations et de leurs illusions, de leurs succès et de leurs échecs, naissent des relations amicales et durables avec des artistes de renom. Elles constituent également, une reconnaissance de leur talent et de leur statut d'artistes-peintres.

Pour illustrer ces amitiés nouées dans le milieu artistique de la capitale, les artistes-peintres carpentrassiens fournissent un bel exemple.

La ville de Carpentras, dont une petite école municipale de dessin est créée en 1879, peut s'enorgueillir de compter parmi ses natifs les peintres Bonaventure et Jules Laurens, Joseph Eysséric, Evariste Bernardi de Valernes et le marquis de Saint-Paulet.

• Les frères Laurens

Issus d'une famille modeste et mélomane, les frères Laurens sont indissociables de l'histoire culturelle de la ville de Carpentras, par leur action en faveur de développement de la bibliothèque Inguimbertaine, par la création et de la dotation du musée comtadin. L'aîné, Jean Joseph Bonaventure, naquit à Carpentras le 14 juillet 1801.

En 1925, au cours d'un premier séjour de quelques mois à Paris, chez son ami le peintre Vidal, il rencontre le Carpentrassien Castil-Blaze, célèbre critique littéraire au *Journal des Débats*, qui l'introduit dans les milieux culturels de la capitale.

De retour en Provence, il redoute les incertitudes d'une carrière artistique et choisit d'être commis à la recette générale de l'Hérault puis secrétaire comptable à la faculté de médecine de Montpellier. Ces revenus lui permettent alors de se consacrer à sa passion.

Artiste reconnu, il illustre en 1835 *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* par Charles Nodier, *Majorque et l'Album du P.L.M.* (Compagnie des chemins de fer Paris-Lyon-Marseille), publie *Souvenir d'un voyage dans l'île de Majorque*. Il tient un salon où les hommes d'arts tels que Corot (dont l'un de ses maîtres fut le peintre carpentrassien Bidault) et Louis Français, de lettres tels que Saint-René Taillandier, Castil-Blaze et de sciences tel que Jean Henri Fabre, se côtoient entre deux voyages dans la capitale.

Son frère Jules Laurens découvre Paris, en 1842. Il a seize ans et déjà quatre années d'études à l'école des Beaux-arts de Montpellier. Le peintre Dauzats, ami de son frère le fait admettre pour travailler dans l'atelier de Paul Delaroche.

En 1842, Jules Laurens séjourne à Barbizon où il fait la connaissance d'Eugène Ciceri. Dès lors, ils échangent une correspondance régulière et se soutiennent pour les élections au sein des jurys du salon annuel de Paris.

Il retrouve dans la capitale Alexandre Cabanel, son ami de l'école des Beaux-arts de Montpellier.

"J'ai le bon souvenir de certains petits dîners en tête-à-tête charmant avec notre bon Pémé en l'atelier des arts que vous connaissez. Le charme du dîner consistait surtout à chacun d'avoir en face de soi un être et un coeur sympathique accompagné d'une gaieté mêlée et extrêmement illimitée, tout cela avec du pain que nous trouvions excellent"¹. Ils sont très liés au point de s'appeler par leur surnom "Pémé" pour Jules et "Tony" pour Alexandre.

L'année 1845 est décisive pour la carrière artistique des frères Laurens.

¹ Lettre d'Alexandre Cabanel à Bonaventure Laurens du 9 septembre 1848.

Bonaventure Laurens bénéficie des billets offerts par la Compagnie des chemins de fer P.L.M. depuis qu'il en a illustré l'*Album*. Il effectue un séjour à Paris, qui lui permet par un comportement plus assuré de nouer ses premières relations amicales. Au cours de visites matinales, il pénètre dans les ateliers des maîtres parisiens, entre autres celui du sculpteur Pradier dont son jeune frère Jules est l'élève à l'École nationale des beaux-arts. Il reconnaît s'être véritablement "accroché à lui, comme une sangsue"². Mais cette situation ne déplaît pas au maître qui l'invite dès le premier jour à "partager son déjeuner en puisant la soupe dans le même plat". Dans son atelier particulier au n°3 de la rue de l'Abbaye. B. Laurens contemple "les pupitres chargés d'argile plus ou moins modelée (...) les beaux modèles qui posent sur des escabeaux pour servir au maître". Après une semaine de présence assidue, le sculpteur lui offre un petit album de croquis d'une dizaine de feuilles. A la fin de l'Exposition parisienne de 1848, J. Pradier, aux prises avec une situation financière pénible, écrit³ à Bonaventure Laurens : "Comptant sur votre dévouement (...) la statue que j'ai à l'Exposition, tachez d'en faire par le ministère, don au musée de Montpellier. Et voilà, il faudrait que quelqu'un de bien placé en fit la demande au ministre pour le musée que j'appuierai et ferai appuyer ici cette demande quand je saurai qu'elle sera envoyée." Cette lettre prouve que notre peintre carpentrassien dispose d'une solide réputation en province.

Nous ne savons si ce service fut rendu, mais quatre années plus tard, J. Pradier confirme son estime à B. Laurens : "Je dis toujours, voilà, l'homme heureux qui sait et comprend les seules beautés, les seuls plaisirs, ceux qui viennent de la contemplation de la riche et toujours jeune et nouvelle nature"⁴.

L'année 1845 apporte également le succès à son frère Jules Laurens admis comme logiste dans les premiers rangs au Grand prix de Rome. L'année précédente, certain du talent du jeune Jules Laurens, Dauzats avait écrit à Bonaventure⁵ : "Mon cher Laurens je ne veux laisser partir M. Delille (porteur de la lettre) sans vous donner quelques nouvelles de votre frère qui continue à travailler avec autant d'ardeur que d'intelligence et qui va prendre, je vous en réponds, son rang parmi les artistes distingués et cela avant peu."

Puis en 1846, Jules Laurens participe à la mission⁶ scientifique officielle en Perse de Xavier Hommaire de Hell, durant trois années.

Bonaventure demeure à Paris, et rend visite en septembre 1845 à Ary Scheffer, peintre français d'origine néerlandaise : "J'ai passé hier plus de la moitié de la journée dans l'atelier d'Ary Scheffer avec qui nous nous entendons parfaitement. Cet atelier est plein de choses sublimes que le public n'a pas encore vu (...) Sa conversation est animée, pleine de sens. En résumé, c'est un artiste avec lequel je sympathise de tout mon cœur. Aussi du temps que j'ai encore à passer à Paris, j'en passerai beaucoup dans l'atelier de Scheffer"⁷.

Au plaisir partagé de converser, Jean Joseph Bonaventure conquiert toute la sympathie du maître, en jouant sur l'orgue qu'il possède dans son atelier et en chantant des chorals allemands. Avant son retour à Carpentras, Ary Scheffer lui témoigne son amitié en l'invitant à dîner : "Ary Scheffer a voulu me faire ses adieux par un splendide dîner où j'ai eu la place d'honneur à la gauche de sa chère fille Cornélie que j'ai vu si souvent placée sur le dos de la chaise sur laquelle était assis son illustre père dans l'atelier. Il y avait quatorze personnes à dîner (...). Il a été si amical envers moi, qu'au moment de le quitter, il a traversé

² Lettre de B. Laurens à sa famille du 11 octobre 1845.

³ Lettre de J. Pradier à B. Laurens du 22 avril 1848.

⁴ Lettre de J. Pradier à B. Laurens de 1852.

⁵ Lettre de Dauzats à B. Laurens, 2 juillet 1844.

⁶ Voir article : Voyage du peintre J. Laurens en Perse en 1845, dans *Recherches Régionales, Alpes-Maritimes et contrées limitrophes* n°140, avril-juin 1997, 38ème année.

⁷ Lettre de B. Laurens à sa famille, 19 septembre 1845.

tout son jardin, tête nue, avec une pluie battante, pour être avec moi aussi loin que possible et me dire adieu de départ que sur la rue⁸".

Jean Joseph Bonaventure entretient cette amitié avec le peintre jusqu'à la mort de ce dernier en 1858.

A Paris en 1845, Bonaventure fait aussi la connaissance du peintre lyonnais Hippolyte Flandrin. Au terme de deux ans d'amitié, leur relation devient presque exclusive.

Lors de la parution en 1849 du traité *Etudes théorique et pratiques sur le beau pittoresque dans les arts du dessin*, de Bonaventure Laurens, Flandrin lui envoie ses compliments⁹ : "Je suis parvenu à trouver assez de loisir pour lire votre ouvrage sur le beau pittoresque. J'en ai reçu une excellente impression et j'admire comment vous avez pu observer, analyser et formuler des vérités que presque tout le monde ignore et que la plupart des artistes qui les pratiquent ne connaissent que d'instincts et moi qui suis de ce nombre je suis tout heureux de trouver clairement exprimées et définies des choses que je n'avais jusqu'à présent que vaguement senties. Oui cet ouvrage est bien utile et il faudrait pouvoir le répandre partout."

Dès lors, à chacune de ses venues à Paris, Jean Joseph Bonaventure trouve Hippolyte Flandrin pour l'accueillir, lui offrant, une fois un exemplaire bien relié de ses peintures de saint Vincent de Paul, une autre fois un bon dîner.

Bonaventure sert d'intermédiaire pour l'envoi et la vente des tableaux de Hyppolite et surtout de Paul Flandrin, lors des expositions artistiques de Montpellier.

En 1849, sur l'insistance de Hippolyte Flandrin, Bonaventure demande à Jules Laurens, de retour de Perse, de rencontrer les frères Flandrin. Jules se rend chez eux, ses dessins de Perse sous le bras. Hippolyte confie son émerveillement et sa satisfaction¹⁰ : "Enfin, il y a trois jours, nous avons eu la joie de voir votre frère et ses admirables dessins. C'est-à-dire une partie car il ne nous a montrés qu'un carton sur trois ; mais ce premier est tellement riche que depuis ce moment, je vois nuit et jour passer devant moi toutes les magnificences de ce mystérieux orient (...). Maintenant, ce bon frère nous l'avons vu, nous le connaissons et j'espère que nous ferons bonne société¹¹."

Après le décès du peintre lyonnais, les deux frères conservent leur amitié à la famille Flandrin.

Cependant, les frères Laurens restent attachés à la province où ils habitent une grande partie de l'année : Bonaventure mène une vie de notable provincial à Montpellier, tandis que J. Laurens demeure à Carpentras, rue des Platanes. L'essor de l'art lithographique et sa participation à la mission de X. Hommaire de Hell comme iconographe lui assurent une renommée et une existence confortable d'artiste-peintre.

En 1855, les frères Laurens séjournent à Paris, où Jules loue un atelier à l'année. Recommandé par un ami commun, Castil-Blaze Bonaventure, Laurens reçoit la visite du poète Auguste Barbier. Flatté, Bonaventure Laurens montre ses dessins et joue de la musique : "A chaque morceau, il me serrait la main avec une convulsion affectueuse" raconte t-il. Ce débordement de sympathie donne lieu à de nombreuses et interminables visites du poète qui permettent au peintre de réaliser son portrait.

Dans le même temps, Jules Laurens élargit son cercle d'amis grâce aux connaissances de son frère. C'est ainsi qu'il passe des dimanches dans l'atelier de Corot à parcourir les études peintes et dessinées. Lorsque Corot s'absente, il lui laisse la clef de son

⁸ Voir note n°3.

⁹ Lettre de H. Flandrin à B. Laurens, s.d.

¹⁰ Lettre de H. Flandrin à B. Laurens, 24 janvier 1850.

¹¹ Lettre de B. Laurens à sa famille, 8 juin 1879.

atelier avec ces paroles "*Montez toujours regardez et restez en toutes aises et tant que ça vous amusera*"¹².

Mais sa rencontre avec Victor Hugo marque un tournant dans sa vie. Lorsque le peintre énumère ses amis, il marque une déférence à l'égard du littérateur : "J'ose témoigner qu'au rang de mes plus grands amis et de plus que connaissances faut-il dire, auront été Victor Hugo, Ingres, Cabanel, Hippolyte et Paul Flandrin, Gustave Doré et Henner. Toutefois doit-on croire que je ne me suis jamais permis d'adresser à certains d'entre eux le nom d'ami, au premier surtout- me paraissant un être à part, d'un génie au-dessus de l'humanité- mais il voulait bien m'appeler le sien"¹³.

Jules Laurens apprécie l'oeuvre de Victor Hugo. Au cours de son voyage en Perse, le jeune peintre recouvre les pages de ses carnets de route de morceaux choisis des *Châtiments*, des *Contemplations*, des *Travailleurs de la mer*. Aussi en 1855, inconscient des risques encourus, il décide de rendre visite à l'écrivain, en exil sur l'île de Jersey. A la porte de sa maison, une servante le toise avec une méfiance de rigueur : "C'est avec une pantomime de réticence qu'elle prit ma carte, sur laquelle, par une idée spontanée j'ajoutai à artiste-peintre, "retour d'Ispahan" -indication sinon recommandation au moins plus rare que bien d'autres et d'une particularité de quelque valeur à coup sûr auprès de l'auteur des *Orientales*"¹⁴.

D'un pas ferme, Victor Hugo vient à sa rencontre et l'accueille avec un air suspicieux. Mais séduit par ses esquisses d'Orient et de Normandie, il lui accorde sa confiance et l'invite à demeurer quelques jours en sa compagnie. Comblé, Jules Laurens partage les dîners et les veillées de la famille Hugo, tous autour de la même table à jouer au steeple-chase. Lorsque le proscrit sort une heure ou deux pour aller présider quelques réunions, il tient compagnie à son épouse.

A son départ, Victor Hugo lui offre un lavis à l'encre de Chine sur lequel, au second plan d'une lagune à marée basse, se devine à peine la silhouette d'un navire sur le flanc. Il y inscrit ces mots : "Gardez amicalement cela en image de ma destinée actuelle, ainsi échouée dans l'abandon et la solitude"¹⁵.

De retour à Paris, le peintre continue d'entretenir des relations avec le proscrit, qui lui envoie des lettres postées de l'étranger pour qu'elles aient une chance de lui parvenir. Certaines contiennent des lettres de l'écrivain, à poster de France, à l'attention de destinataires qu'il ne connaît pas. Dans ses carnets, Jules Laurens recopie trois de ces lettres que Victor Hugo lui fait parvenir en 1855 et 1856. Dans l'une d'elle, à la disparition d'une femme que l'écrivain affectionnait, il lui adresse ces mots : "Comme vous, et ce rapprochement me vient du coeur, elle m'est venue me voir dans ma solitude. Elle avait comme vous le goût des vaincus. Ce sont là les grandes noblesses et les grandes raretés de l'âme"¹⁶.

Des ventes aux enchères publiques ont révélé d'autres lettres de Victor Hugo datées de 1868 et de 1872, contenant des éloges du peintre carpentassien.

A son retour d'exil, Victor Hugo continue de fréquenter Jules Laurens, et le convie souvent à sa table. Lors de ces repas, le peintre côtoie Noël Parfait, Jules Simon, Ernst...

"Nous passions, écrit-il à l'un de ses amis"¹⁷, ces derniers temps plus d'une soirée en tête à tête. (...) Quelle causerie (où je m'en tenais naturellement le plus possible à la réplique) Quel homme ; il faudrait tant en écrire et en décrire."

¹² J. Laurens, *La Légende des ateliers*, Capentras, J. Brun, 1901, page 279.

¹³ J. Laurens, *La Légende des ateliers*, Capentras, J. Brun, 1901, page 456.

¹⁴ J. Laurens, *La Légende des ateliers*, Capentras, J. Brun, 1901, page 667.

¹⁵ *Idem*, page 696. Voir aussi Georges P., dessins de Victor Hugo dans les collections publiques Françaises, dans *La Revue du Louvre et des Musées de France*, 21ème année, 1971, n°4-5, page 258.

¹⁶ Carnet n°5 de J. Laurens, fol.44, lettre recopiée de V.Hugo à J. Laurens du 3 juillet 1855 de Jersey

¹⁷ Lettre de J. Laurens à Antoine Eysséric (père de Joseph Eysséric) du 3 janvier 1874

A la fin de sa vie, Jules Laurens intitule ses mémoires "*La légende des ateliers*", auquel il consacre son dernier chapitre, en hommage à l'auteur du livre "*La légende des siècles*".

Son succès artistique et son élection au sein du jury du salon annuel lui donnent l'opportunité de côtoyer des peintres célèbres : C. de Tournemine, conservateur du musée du Luxembourg (dont il illustre par des lithographies le recueil de ses voyages), qui le présente à Honoré Daumier, Isabey et Harding, amis de son frère.

Avec les peintres, J.J. Bellel, J.Henner, G.Doré, Jules Laurens collabore à des ouvrages en lithographiant leur oeuvres et partage les joies de la vie parisienne, aux salons ou dans les cafés de la "Petite chaise" ou de "La Petite vache". Chaque mardi, il reçoit à son domicile une petite société composée de peintres musiciens poètes, sculpteurs, architectes, dont certains viennent accompagnés de leur épouse. Parmi ses amis fidèles J. Didier dont il garde l'image d'un compagnon de séjours dans le Midi, dans le Nord et sur le Rhin, le critique d'art Durand-Gréville qui s'interroge dans une¹⁸ des nombreuses lettres adressées à Jules Laurens : "Croyez-vous que l'on puisse sérieusement dire son opinion ou plutôt avoir une opinion indépendante sur les gens que l'on côtoie, que l'on invite ou qui vous invitent à dîner ?"

Le peintre définit remarquablement sa relation avec le critique d'art : "Durand a pour moi les charmes particuliers d'une connaissance de la première heure, d'un ami définitif de la seconde et d'un coreligionnaire d'art et correspondant de jusque, j'espère, à la dernière¹⁹."

Ce microcosme artistique échange des nouvelles des uns aux autres. Souvent membres du jury au salon, ils échangent leurs recommandations par l'intermédiaire de petits mots, au sujet de leurs protégés. Ils passent des journées ensemble, discutant dans le coin d'un de leurs ateliers et "se rappelle (nt) les bonnes parties jadis au théâtre du Palais-Royal après un repas de Lucullus à 32 sous par tête²⁰..."

Et puis les années passent et les lettres se font plus émouvantes à mesure que se profile, la mort de l'artiste avant celle de l'homme, le jour où il pose ses pinces. Le peintre J.J. Bellel demande en mars 1882 à J. Laurens de venir voir la grande toile qu'il termine : "Je ne la vois plus et j'ai besoin d'un coup d'oeil ami pour me dire franchement ce qu'elle vaut réellement et je compte sur votre franchise et votre vraie et sincère amitié pour me renseigner²¹."

Dix ans plus tard, au terme d'une correspondance soutenue avec Jules Laurens (102 lettres de 1889 à 1893), J. Henner sent à son tour venir la mort. Il se tourne alors vers son ami et lui confie²² : "Je ne vois plus clair, je ne vois plus ce que je fais." Dans ses mémoires le peintre carpentrassien évoque cette fidélité en ces termes : "je connais Henner depuis cinquante ans en chiffres ronds, pendant lesquels nous n'avons cessé de nous fréquemment voir ou écrire²³. Les belles carrières parisiennes s'honorent de sincères amitiés.

• Joseph Eysséric

Comme son maître Jules Laurens, le peintre-géographe Joseph Eysséric effectue son premier voyage à Paris en 1876, à l'âge de seize ans, en compagnie de son oncle Gustave. Issu d'un milieu cultivé et aisé, il tient de cet oncle ancien marin reconverti en riche industriel-

¹⁸ Lettre de Durand-Gréville à J. Laurens, 19 janvier 1890.

¹⁹ J. Laurens, *La Légende des ateliers*, Carpentras, J. Brun, 1901, page 46.

²⁰ Lettre de J. Bellel à J. Laurens, 18 janvier 1897.

²¹ Lettre de J.J. Bellel à J. Laurens, 6 mars 1882.

²² Lettre de J. Henner à J. Laurens, avril 1892.

²³ J. Laurens, *La Légende des ateliers*, Carpentras, J. Brun, 1901, page 458.

inventeur du berlingot, sa passion pour les voyages. Joseph Eysséric parcourt l'Europe, les Etats-Unis, accomplissant un tour du monde sur les cinq continents en 1894-95 et une exploration de la Côte d'Ivoire en 1897 entravée par une captivité dans un village Gouros. A son retour, il loue un atelier dans la capitale. Cela satisfait pleinement son père, qui dans une lettre du 13 mars 1901 l'encourage à s'intégrer dans le milieu artistique : "Tu pourras maintenant t'occuper presque exclusivement de faire connaissance avec le plus d'artistes possible, grâce aux nombreuses relations de notre ami Jules".

Dès les années 1880, Jules Laurens, comme son frère l'avait fait pour lui, introduit son élève J. Eysséric auprès de ses amis de "*La petite Vache*" lui facilitant son entrée dans la vie parisienne. "Mais vertuchoux ! Pourquoi est-il si timide ?" dira l'un d'eux²⁴.

Pour élargir ses connaissances, Joseph Eysséric fréquente à Paris quelques peintres avignonnais élèves de J. Laurens, P. Saïn, R. Devillario, Bénoni-Auran. Benoni-Auran semble être à l'origine de la rencontre entre le peintre carpentrassien et Henri Matisse. En effet, lorsqu'il se rend à l'atelier de Matisse le dimanche 12 février 1898, il a déjà été présenté au maître.

Cette rencontre précède une trentaine d'autres jusqu'en 1929, date à laquelle Joseph Eysséric se retire à Carpentras pour y finir ses jours. Le 8 avril 1902, le peintre carpentrassien organise une soirée à son atelier parisien. Les peintres avignonnais R. Devillario, Bénoni-Auran, Gaudibert, retrouvent Sergent et Matisse. Le Champagne et les jeux de piano à quatre mains agrémentent la soirée.

Joseph Eysséric et Henri Matisse se retrouvent aussi aux réunions de l'Association des peintres paysagistes au café de la Rotonde le 5 mai, à la Grenouillère le 2 juin 1920 et rentrent ensemble à pied.

En possession d'autres documents, cette relation amicale d'une trentaine d'années reste à découvrir plus amplement.

C'est également le cas de son amitié avec Edgar Degas, pour laquelle nous avons cette fois un peu plus d'informations. Mais, le fait que cet artiste se soit lié à plusieurs peintres carpentrassiens, nous permet d'aborder cette relation à part.

• Degas et les peintres carpentrassiens

Si des écrits existent sur l'amitié entre Evariste Bernardi, vicomte de Valernes, et Edgar Degas, tous ont occulté le fait que cette relation a rapproché le maître des autres artistes carpentrassiens, Joseph Eysséric et Paul Gauteri marquis de Saint-Paulet.

Evariste de Valernes, né à Avignon en 1817, vit en grande partie à Carpentras, où il meurt en 1896. Possédant un petit château et un domaine terrien important dans le Comtat Venaissin, le jeune homme se consacre à une carrière artistique. Après son mariage en 1839, il séjourne à Paris. Il travaille alors deux années dans l'atelier de Delacroix.

Dans les années 1840-1845, au cours de séances de copie de grands maîtres au musée du Louvre ou de Lyon (les avis divergent), l'artiste vauclusien fait la connaissance du jeune Edgar Degas. Leur amitié débute véritablement vers 1855, lorsque le 21 août Degas se rend au domicile de "M. Valernes au 18, rue de Seine", visite qu'il note dans son carnet²⁵.

La peinture romantique pratiquée par de Valernes évolue vers le réalisme, sous l'influence de Edgar Degas qui le conseille avec une certaine exigence, regrettée plus tard : "Ici, je viens vous demander pardon (...) d'avoir été au cours de nos longs rapports d'art, ou

²⁴ Lettre de C. Toepffer à J. Laurens, 18 décembre 1894.

²⁵ Paris, Bibliothèque Nationale : cabinet des estampes, Dc. 327.d. réserve 4°; carnet n°3 de Degas, mardi 21 août 1855.

d'avoir semblé être dur avec vous²⁶". En 1865 et 1868, Degas exécute deux portraits de son ami, l'un tête nue et l'autre en chapeau haut de forme assis au côté de l'artiste (en autoportrait) actuellement au musée du Louvre (pour la préparation de ces tableaux, Théodore Reff pense discerner dans le carnet n°3 de Degas, une esquisse d'homme de profil de gauche ressemblant à De Valernes).

Les années parisiennes d'Evariste de Valernes sont synonymes de misère, bien qu'il obtienne une commande²⁷ de tableaux religieux durant les années 1862, 1863, 1865, 1868, pour trois églises du Gers et une de Dordogne. En 1863, il reçoit une commande du duc de Luynes pour "*un Christ en croix*". Le tableau est d'une composition si hasardeuse qu'il est refusé au salon. Devant son insuccès aux expositions et face à la critique, de Valernes se laisse influencer par Edgar Degas et reconsidère ses cadrages, ses tons, tout en gardant ses fonds bordeaux. En 1868, il expose au salon "*La convalescente*", inspiré sensiblement des tons (bleu et jaune), du cadrage et de la disposition des personnages, du tableau "*La famille Bellelli*" de Degas. Mais, l'accueil déchaîné de la critique et la mort de sa femme l'éloignent pour toujours du "système" parisien des Beaux-arts. Bien que dans une dernière quête picturale il abandonne ses sujets religieux pour représenter des fleuristes et peindre au côté de son ami Degas, les modèles de danseuses présentes dans l'atelier, il ne soumettra plus ses tableaux au suffrage d'un jury.

Il sympathise avec le jeune marquis de Saint-Paulet, natif de Carpentras, venu lui aussi à Paris et qui occupera la fonction de vice-président de la Société des artistes indépendants en 1905. Découragé, de Valernes s'installe à Carpentras, dans une maison de la rue Sadolet appartenant au peintre Joseph Eysséric.

Grâce aux fréquents voyages du marquis de Saint-Paulet dans la ville comtadine, Degas s'enquiert auprès de lui de la santé morale de son ami.

De Valernes y mène une existence modeste grâce à une commande de la bibliothèque pour un portrait du docteur Barjavel et aux subsides familiaux; Il ne fera jamais état de cette pension, privilégiant l'image de "l'artiste abandonné et rejeté par les siens". C'est également une manière de se convaincre d'avoir atteint son idéal d'artiste-peintre à part entière. N'appelle-il pas Edgard Degas son "très cher ami et collègue" ?

Loin d'éprouver un quelconque désintérêt pour son ami, Degas poursuit avec lui une correspondance régulière, toute à leur amitié sincère et tendre, le saluant d'un "je vous embrasse bien affectueusement". Le marquis de Saint-Paulet prend une place importante dans l'amitié entre les deux hommes. A Degas qu'il rencontre souvent et à de Valernes qu'il retrouve à chacun de ses retours à Carpentras, il donne des nouvelles de l'un et de l'autre : "Votre ami M. le marquis de Saint-Paulet est venu, il y après d'un mois me voir et me parler longuement de vous. J'irai un mercredi (son jour) lui rendre sa visite²⁸". Degas confie son ami aux bons soins du marquis : "Le beau temps va venir enfin, vous allez vous refaire un peu, sortir au bras de M. de Saint-Paulet, quitter un peu votre grotte²⁹". Depuis 1884, de Valernes est atteint de névralgie cérébrale, responsable d'une lente paralysie de la main droite en particulier. Degas devine que son ami va bientôt le quitter et lui écrit : "Quand le moment viendra, rappelez-vous de me le faire savoir afin que j'aie vous tenir compagnie³⁰". L'été, lorsqu'il lui rend visite à Carpentras, il insiste pour qu' Evariste de Valernes accepte de

²⁶ M. Guérin, *Lettres Degas*, Paris, Grasset, 1945, 3ème édition, page 178 : CL VII, lettre de Degas à De Valernes, 26 octobre (1890)

²⁷ Paris, Archives Nationales F21 186 : Commandes et acquisitions d'oeuvres d'art.

²⁸ M. Guérin, *Lettres Degas*, Paris, Grasset, 1945, 3ème édition, page 183, CL IX lettre de Degas à de Valernes, 6 juillet 1891.

²⁹ M. Guérin, *Lettres Degas*, Paris, Grasset, 1945, 3ème édition, page 176, CL VI lettre de Degas à de Valernes, dimanche sans date (1890).

³⁰ Lettre de Degas à Valernes du 26 octobre 1890.

séjourner quelque temps à Paris, lui assurant de trouver "un pied à terre chez votre vieil ami, vous le savez bien". Mais, rien n'y fait, et sans avoir revu Paris, de Valernes s'éteint le 5 mars 1896 à Carpentras. Averti, Degas se rend aussitôt à son chevet : "Avant-hier, brusquement il est parti pour Carpentras à la nouvelle de la mort de M. de Valernes. Je ne l'ai pas vu et j'ignore quand il reviendra³¹".

Degas fut le seul et unique ami d'Evariste de Valernes, le seul auquel il faisait une confiance illimitée. Ainsi, à l'occasion de sa venue à Carpentras en janvier 1891, de Valernes modifie son testament pour lui confier le soin de veiller aux intérêts de sa succession : "J'ai pensé que les conseils de mon ami Degas pouvaient servir à faire un choix dans mon atelier parmi mes tableaux, dessins, aquarelles, lithographies de Delacroix et autres qui ne serait peut-être pas sans profit pour la famille du Laurent d'Oiselay et M. Emile Avon mes légataires particuliers". Par crainte que son legs au musée de Carpentras ne soit pas accepté contre la somme de 7000 francs, il propose qu'après son décès et "l'arrivée de mon cher Degas à Carpentras une vente sera faite de ces travaux (...) et je conserve le ferme espoir que les intérêts de mes héritiers seront sauvegardés surtout si mon ami Degas vient m'appuyer de son autorité dans le monde des arts à Paris³²".

Degas a vraisemblablement fait la connaissance d'un troisième peintre carpentrassien, Joseph Eysséric, peut-être lors d'une visite estivale vers 1890, ou chez Evariste de Valernes, dont il est le propriétaire du logement et le témoin testamentaire.

Joseph Eysséric et Edgar Degas se fréquentent à Paris après 1890 et jusqu'en 1907.

Dès 1897, il déjeune à l'appartement de Degas lequel l'emmène ensuite visiter son exposition. Au cours d'un autre dîner, il fait la connaissance du frère d'Edgar. Peu à peu, il pénètre le cercle familial de Degas.

Toujours est-il qu'au cours d'un dîner le 26 mars 1902, Degas présente sa nièce à Joseph Eysséric. L'ambiance est chaleureuse et gaie. On n'en oublie pas pour autant la politique des Beaux-arts en France, son budget et son enseignement. Degas prône l'étude du modèle vivant et celle de la nature en dernière.

Admiratif du maître, Joseph Eysséric se rend souvent à son atelier et l'observe dans l'exercice de son art. En mars 1909, il assiste au modelage des statuette de nues et de danseuses. Joseph Eysséric se rend souvent à son atelier et l'observe dans l'exercice de son art. En mars 1909, il assiste au modelage des statuette de nues et de danseuses.

"Avant hier, j'ai enfin vu Degas chez lequel j'étais allé déjà deux fois sans avoir la chance de le rencontrer. Le maître était en train de modeler une statuette (danseuse nue) ; on s'adonne à la sculpture pour ménager sa vue qui s'en va de plus en plus ! Dans l'atelier, il y a aussi quatre ou cinq statuette, en terre glaise ou en "pastilline" à divers états d'achèvement, avec des recherches de mouvements divers, très intéressantes³³".

Pendant ces visites, J. Eysséric note avec soin les propos de l'artiste. A un dîner en tête à tête le 31 janvier 1907, Degas affirme³⁴ au peintre carpentrassien que "le dessin n'est pas une science exacte, c'est une manière de penser ... le dessin n'est pas la forme. C'est une manière de la voir (ou de l'exprimer). Manière personnelle..." Et puis, il développe sa perception de l'instruction, source à ses yeux, de "déclassement", "d'avertissement" ? Au contraire, il souhaite que les paysagistes débutants apprennent leur art "d'après nature". Il entame même une comparaison entre anciens et modernes : "Portraits de peintres anciens :

³¹ H. Loyrette, *Degas*, Paris, Fayard, 1991, Lettre d'Albert Bartholomé à Paul Lafond, 7 mars 1896.

³² Annexe du testament d' E. de Valernes, 10 janvier 1891.

³³ Lettre de J. Eysséric à J. Belleudy (écrivain d'art, préfet honoraire et trésorier-payeur général à Chartres), 2 avril 1909. Ces statuette sont visibles au Musée d'Orsay, R.F. 2077 à 2099.

³⁴ Carnet de J. Eysseric n°47, fol. 32.

petite palette indique la méthode employée pour peindre ; par la débauche de couleurs au hasard... Depuis David on ne sait plus le métier de peindre ... au hasard ; on est "sincère"..."

Cette amitié amène Joseph Eysséric à recevoir les griefs de son maître Jules Laurens : "Pourquoi les Degas et consorts qui n'exposent pas boudent-ils ainsi le grand public et n'ont-ils affaire qu'aux marchands ? C'est de la dignité... au rebours³⁵".

Le monde change, le "système" des Beaux-arts aussi.

La présentation des relations parisiennes des peintres provençaux n'est pas exhaustive. Les amitiés nouées ne se limitent pas au monde pictural. Bonaventure Laurens par sa passion pour la musique se lie avec les plus grands musiciens de son temps, Stephen Heller, Schumann, Mendelssohn, Listz... Jules Laurens fréquente Adolphe Thiers durant les années où il n'est pas en charge du pays, l'amitié de Joseph Eysséric avec Eugène Garcin, ministre de la Justice, facilite ses démarches de voyage. Le peintre emmènera son neveu lors de son tour du monde.

Certes, leur vie est riche en événements, mais ils doivent leurs amitiés aux arts et à la fascination que procure le talent. Tolstoï n'a-t-il pas écrit que "les artistes, sont une caste privilégiée comme les prêtres".

³⁵ Lettre de J. Laurens à J. Eysséric, 13 mars 1901.